

L'argument de Lacan pour affirmer que « l'inconscient est structuré comme un langage »

**François Roustang (1986) *Lacan, de l'équivoque à l'impasse*.
Paris : Minuit, 120 p.**

pp. 109-110.

Lacan a clairement résumé cette situation, le 24 novembre 1975, dans sa conférence prononcée à Yale University :

« Ce qui m'a frappé quand j'ai lu ces trois livres [*Interprétation des rêves, Psychopathologie de la vie quotidienne, Mot d'esprit*] est que la connaissance par Freud des rêves fut restreinte au récit qui en était donné. On pourrait dire que le rêve réel est ineffable et, dans de nombreux cas, il en est ainsi. Comment peut être l'expérience réelle du rêve ? C'était l'une des objections faites à Freud : elle manque de validité. Car c'est précisément sur le matériel du récit lui-même — la manière dont le rêve est raconté — que Freud travaille. Et, s'il fait une interprétation, c'est de la répétition, la fréquence, le poids de certains mots. Si j'avais ici un exemplaire de *La science des rêves*, je pourrais l'ouvrir à n'importe quelle page et vous verriez que c'est toujours le récit du rêve comme tel — comme matière verbale — qui sert de base à l'interprétation.

» Dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, c'est exactement la même chose. S'il n'y avait pas compte rendu du lapsus ou de l'acte manqué, il n'y aurait pas interprétation.

» L'exemple majeur est donné par le mot d'esprit dont la qualité et le sentiment de satisfaction montré par le rieur — Freud insiste là-dessus — viennent essentiellement du matériel linguistique.

» Cela m'a fait affirmer, ce qui me semble évident, que l'inconscient est structuré comme... (j'ai dit "est structuré comme", ce qui était peut-être exagérer un peu puisque présupposant l'existence d'une structure — mais il est absolument vrai qu'il y a une structure)... l'inconscient est structuré comme un langage » (Sci, 13).

On retrouve ici le sophisme déjà mentionné : puisque nous ne connaissons l'inconscient, source du rêve, du lapsus et du mot d'esprit, que par le langage, l'inconscient est structuré comme un langage. Autant dire : puisque nous ne pouvons connaître certains caractères des objets que par les yeux, ils sont structurés comme les yeux¹. Grâce à ce sophisme, on va pouvoir se livrer à une double opération qui, sans lui, aurait été impensable : d'une part, l'objet à connaître, le réel précisément, « le rêve réel », « l'expérience réelle », va se trouver rejeté dans l'ineffable et pourra devenir le manque ; d'autre part, ce même

¹ Passons sur le fait que telle n'est pas la position de Freud, qui distinguait clairement, par exemple, les processus du rêve qu'il avait inventés et la genèse effective du rêve, ou qui soulignait du mot d'esprit la motivation sexuelle. Mais le retour à Freud de Jacques Lacan n'entre pas dans ces nuances.

objet qui est devenu de l'ordre du langage va pouvoir être soumis aux règles de la connaissance, et pourquoi pas, tant qu'on y est, aux ultimes exigences de la connaissance scientifique. Ainsi le pathos autour de l'objet éternellement perdu, du manque, de la béance, du trou et de la mort, peut se conjindre avec les ambitions logiques les plus hautes par le seul moyen d'une faute grossière de raisonnement.

L'opération à laquelle le rêve a été soumis servira de même à apprivoiser l'affect, la vie, le vécu. Par exemple, dans une conférence donnée à Milan en février 1973, après avoir noté qu'« après tout l'affect, à part ceci, que ça, c'est pas intellectuel, on n'en saisit pas bien la définition », Lacan tourne encore une fois la difficulté, ou plus exactement il se débarrasse d'elle par le recours au langage : « C'est au niveau de l'articulable à la chose, avec un support parfaitement signifiant, que se justifie, si on peut le dire, secondairement ce qui était affect » (I, 79-80). Il est donc très clair ici que l'affect n'a pas de réalité propre ; il n'en a que, secondairement, parce que et dans la mesure où il est articulé en mots. La même chose sera dite l'année suivante dans le même lieu, en ce qui concerne le vécu : « Comme je ne sais pas qu'est-ce que c'est que la vie, je vous l'ai bien souligné avant, je ne sais pas non plus qu'est-ce que c'est que le vécu. » « C'est précisément au niveau du fait qu'il est parlé, qu'on s'aperçoit qu'il recèle ce qui n'apparaissait pas du tout, d'abord, dans son vécu, qu'il recèle un savoir, et que c'est ça que Freud a désigné sous le nom d'inconscient » (I, 113). Nous sommes donc toujours en présence de la même curieuse façon de raisonner : puisque nous ne pouvons connaître l'affect, le vécu ou la vie, que dans la mesure où ils sont parlés, ils sont donc de la même espèce que la parole.

En conséquence, comme il était prévisible, à son tour, l'instrument théorique sorti de ce sophisme concourt à faire manquer la cible pour laquelle il avait été construit. Si, en effet, « parler un rêve, c'est quelque chose qui n'a rien à faire avec le rêve lui-même, le rêve comme vécu » (I, 112) — la même chose pouvant être dite de l'affect —, alors il n'est pas étonnant, comme on l'a vu dans *Les psychoses*, que le symbolique, c'est-à-dire le langage dans ce qu'il a pour Lacan de plus spécifique, soit incapable d'assimiler la vie, la singularité, la subjectivité. Il n'est pas davantage étonnant que le réel, qui était l'objet qu'il fallait connaître, en soit venu à échapper à toute prise, et qu'il ait fallu recourir pour le désigner à des expressions qui marquent l'impuissance à en saisir quoi que ce soit.